

Poésies érotiques

Parny

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

POÉSIES ÉROTIQUES,

Par M. le Chevalier DE PARNY.

A L'ISLE DE BOURBON.

M. DCC. LXXVIII.

POÉSIES ÉROTIQUES.

A ÉLÉONORE.

Aimer à treize ans, dites-vous, C'est trop tôt: eh, qu'importe l'âge? Avez-vous besoin d'être sage Pour goûter le plaisir des fous? Ne prenez pas pour une affaire Ce qui n'est qu'un amusement; Lorsque vient la saison de plaire, Le coeur n'est pas long-tems enfant.

Au bord d'une onde fugitive, Reine des buissons d'alentour, Une rose à demi-captive S'ouvroit aux rayons d'un beau jour. Égaré par un goût volage, Dans ces lieux passe le zéphir Il l'apperçoit, et du plaisir Lui propose l'apprentissage; Mais en vain: son air ingénu Ne touche point la fleur cruelle. De grâce, laissez-moi, dit-elle; A peine vous ai-je entrevu. Je ne fais encor que de naître; Revenez ce soir, et peut-être Serez-vous un peu mieux reçu. Zéphir s'envole à tire-d'aîles, Et va se consoler ailleurs; Ailleurs, car il en est des fleurs A-peu-près comme de nos Belles. Tandis qu'il fuit, s'élève un vent Un peu plus fort que d'ordinaire, Qui de la Rose, en se jouant, Détache une feuille légère; La feuille

tombe, et du courant Elle suit la pente rapide; Une autre feuille en fait autant, Puis trois, puis quatre; en un moment, L'effort de l'aquilon perfide Eut moissonné tous ces appas Faits pour des Dieux plus délicats, Si la Rose eut été plus fine. Le zéphir revint, mais hélas! Il ne restoit plus que l'épine.

LE LENDEMAIN.

Tu l'as connu, ma chère Éléonore, Ce doux plaisir, ce péché si charmant Que tu craignois, même en le désirant; En le goûtant, tu le craignois encore. Eh bien, dis-moi; qu'a-t-il donc d'effrayant? Que laisse-t-il après lui dans ton ame? Un léger trouble, un tendre souvenir, L'étonnement de sa nouvelle flâme, Un doux regret, et sur-tout un désir. Déjà la rose aux lis de ton visage Mêle ses brillantes couleurs; Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage Succèdent les molles langueurs, Qui de nos plaisirs enchanteurs Sont à la fois la suite et le présage.

Déjà ton sein doucement agité, Avec moins de timidité, Repousse la gaze légère Qu'arrangea la main d'une mère, Et que la main du tendre amour, Moins discrete et plus familière, Saura déranger à son tour. Une agréable rêverie Remplace enfin cet enjoûment, Cette piquante étourderie, Qui désespéroient ton Amant; Et ton ame plus attendrie S'abandonne nonchalamment Au délicieux sentiment D'une douce mélancolie. Ah! laissons nos tristes censeurs Traiter de crime abominable Ce contrepoids de nos douleurs, Ce plaisir pur, dont un dieu favorable Mit le germe dans tous les coeurs. Ne crois pas à leur imposture; Leur zèle barbare et jaloux Fait un outrage à la nature; Non, le crime n'est pas si doux.

A ÉLÉONORE.

Dès que la nuit sur nos demeures Planera plus obscurément; Dès que sur l'airain gémissant Le marteau frappera douze heures; Sur les pas du fidèle Amour, Alors les plaisirs par centaine Voleront chez ma souveraine, Et les voluptés tour-à-tour Défileront devant leur Reine; Ils y resteront jusqu'au jour; Et si la matineuse aurore Oublioit d'ouvrir au soleil Ses larges portes de vermeil, Le soir ils y seroient encore.

A LA MÊME.

Ô la plus belle des maîtresses, Fuyons dans nos plaisirs la lumière et le bruit; Ne disons point au jour les secrets de la nuit; Aux regards inquiets dérobons nos caresses. L'amour heureux se trahit aisément! Je crains pour toi les yeux d'une mère attentive; Je crains ce vieil argus, au coeur de diamant, Dont la vertu brusque et rétive Ne s'adoucit qu'à prix d'argent. Durant le jour, tu n'es plus mon Amante. Si je m'offre à tes yeux, garde-toi de rougir; Défends à ton amour le plus léger soupir; Affecte un air distrait; que ta voix séduisante Évite de frapper mon oreille et mon coeur; Ne mets dans tes regards ni trouble, ni langueur.

Hélas! de mes conseils je me repens d'avance. Ma chère Éléonore, au nom de nos amours, N'imite pas trop bien cet air d'indifférence; Je dirois, c'est un jeu; mais je craindrois toujours.

A LA MÊME.

Au sein d'un azile champêtre Où Damis trouvoit le repos, Le plus paisible des ruisseaux, Parmi les fleurs qu'il faisoit naître, Rouloit nonchalamment ses flots. Au campagnard il prit envie D'emprisonner dans son jardin Cette eau qui lui donnoit la vie. Il prépare un vaste bassin Qui reçoit la source étonnée. Qu'arrive-t-il? un noir limon Trouble bientôt l'onde enchaînée: Cette onde se

tourne en poison. La tendre fleur, à peine éclose, Sur ses bords penche tristement; Adieu l'oeillet, adieu la rose! Flore s'éloigne en gémissant.

Ce ruisseau, c'est l'amour volage; Ces fleurs vous peignent les plaisirs Qu'il fait naître sur son passage; Des regrets et des vains soupirs Ce limon perfide est l'image; Et pour ce malheureux bassin, L'on assure que c'est l'hymen.

A MA BOUTEILLE.

Viens, ô ma Bouteille chérie, Viens enivrer tous mes chagrins. Douce compagne, heureuse amie, Verse dans ma coupe élargie L'oubli des dieux et des humains. Buvons, mais buvons à plein verre; Et lorsque la main du sommeil Fermera ma triste paupière, Ô Dieux, reculez mon réveil! Qu'à pas lents l'aurore s'avance Pour ouvrir les portes du jour: Esclaves, gardez le silence, Et laissez dormir mon amour.

A ÉLÉONORE.

T'en souviens-tu, mon aimable maîtresse, De cette nuit où nos brûlans désirs Et de nos goûts la libertine adresse A chaque instant varioient nos plaisirs? De ces plaisirs le docile théâtre Favorisoit nos rapides élans; Mais tout-à-coup les suppôts chancelans Furent brisés dans ce combat folâtre, Et succombant à nos tendres ébats, Sur le parquet tombèrent en éclats. Des voluptés tu passas à la crainte; L'étonnement fit palpiter soudain Ton foible coeur pressé contre le mien; Tu murmurois, je riois de ta plainte; Je savois trop que le Dieu des Amans Sur nos plaisirs veilloit dans ces momens. Il vit tes pleurs; Morphée, à sa prière, Du vieil Argus que réveilloient nos jeux Ferma bientôt et l'oreille et les yeux, Et de son aîle enveloppa ta mère. L'aurore vint, plutôt

qu'à l'ordinaire, De nos baisers interrompre le cours; Elle chassa les timides amours; Mais ton souris, peut-être involontaire, Leur accorda le rendez-vous du soir. Ah! si les dieux me laissoient le pouvoir De dispenser la nuit et la lumière, Du jour naissant la jeune avant-courière Viendroit bien tard annoncer le soleil; Et celui-ci, dans sa course légère, Ne feroit voir au haut de l'hémisphère Qu'une heure ou deux son visage vermeil. L'ombre des nuits dureroit davantage, Et les Amans auroient plus de loisir. De mes instans l'agréable partage Seroit toujours au profit des plaisirs. Dans un accord réglé par la sagesse, Au doux sommeil j'en donnerois un quart; Le Dieu du vin auroit semblable part; Et la moitié seroit pour ma maîtresse.

A LA MÊME.

Oui, j'en atteste la nuit sombre Confidente de nos plaisirs, Et qui verra toujours son ombre Disparoître avant mes désirs; J'atteste l'étoile amoureuse Qui pour voler au rendez-vous Me prête sa clarté douteuse; Je prends à témoin ce verroux Qui souvent réveilla ta mère, Et cette parure étrangère Qui trompe les regards jaloux; Enfin, j'en jure par toi-même, Je veux dire par tous mes Dieux, T'aimer est le bonheur suprême, Il n'en est point d'autre à mes yeux. Viens donc, ô ma belle maîtresse, Perdre tes soupçons dans mes bras. Viens t'assurer de ma tendresse, Et du pouvoir de tes appas. Cherchons des voluptés nouvelles; Inventons de plus doux désirs; L'amour cachera sous ses aîles Notre fureur et nos plaisirs. Aimons, ma chère Éléonore: Aimons au moment du réveil; Aimons au lever de l'aurore; Aimons au coucher du soleil; Durant la nuit aimons encore.

A LA MÊME.

Dans ce moment les politesses, Les souhaits vingt fois répétés, Et les ennuyeuses caresses, Pleuvent sans doute à tes côtés. Après ces complimens sans nombre, L'amour fidèle aura son tour: Car dès qu'il verra la nuit sombre Remplacer la clarté du jour, Il s'en ira, sans autre escorte Que le plaisir tendre et discret, Frappant doucement à ta porte, T'offrir ses voeux et son bouquet. Quand l'âge aura blanchi ma tête, Réduit tristement à glaner, J'irai te souhaiter ta fête, Ne pouvant plus te la donner.

A UN HOMME BIENFAISANT.

Cesse de chercher sur la terre Des coeurs sensibles aux bienfaits; L'homme ne pardonne jamais Le bien que l'on ose lui faire. N'importe, ne te lasse pas; Ne suis la vertu que pour elle; L'humanité seroit moins belle, Si l'on ne trouvoit point d'ingrats.

SOUVENIR.

Déjà la nuit s'avance, et du sombre Orient Ses voiles par dégrés dans les airs se déploient. Sommeil, doux abandon, image du néant, Des maux de l'existence heureux délassement, Tranquille oubli des soins où les hommes se noient; Et vous, qui nous rendez à nos plaisirs passés, Touchante illusion, Déesse des mensonges, Venez dans mon azile, et sur mes yeux lassés Secouez les pavots et les aimables songes. Voici l'heure où trompant les surveillans jaloux, Je pressois dans mes bras ma maîtresse timide. Voici l'alcove sombre où d'une aîle rapide L'essain des voluptés voloit au rendez-vous. Voici le lit commode où l'heureuse licence Remplaçoit par dégrés la mourante pudeur. Importune vertu, fable de notre enfance, Et toi, vain préjugé, phantôme de l'honneur, Combien peu votre voix se fait entendre au coeur! La nature aisément vous réduit au silence; Et vous vous dissipez au

flambeau de l'amour Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.

Momens délicieux, où nos baisers de flâme, Mollement égarés, se cherchent pour s'unir! Où de douces fureurs s'emparant de notre ame Laissent un libre cours au bizarre désir! Momens plus enchanteurs, mais prompts à disparoître, Où l'esprit échauffé, les sens, et tout notre être Semblent se concentrer pour hâter le plaisir! Vous portez avec vous trop de fougue et d'ivresse; Vous fatiguez mon coeur qui ne peut vous saisir, Et vous fuyez sur-tout avec trop de vîtesse; Hélas! on vous regrette, avant de vous sentir! Mais, non; l'instant qui suit est bien plus doux encore. Un long calme succède au tumulte des sens; Le feu qui nous brûloit par dégrés s'évapore; La volupté survit aux pénibles élans; Sur sa félicité l'ame appuie en silence; Et la réflexion, fixant la jouissance, S'amuse à lui prêter un charme plus flatteur. Amour, à ces plaisirs l'effort de ta puissance Ne sauroit ajouter qu'un peu plus de lenteur.

AU GAZON FOULÉ PAR ÉLÉONORE.

Trône de fleurs, lit de verdure, Gazon planté par les amours, Recevez l'onde fraîche et pure Que ma main vous doit tous les jours. Couronnez-vous d'herbes nouvelles; Croissez, gazon voluptueux. Qu'à midi, Zéphyre amoureux Vous porte le frais sur ses aîles. Que ces lilas entrelacés Dont la fleur s'arrondit en voûte, Sur vous mollement renversés, Laissent échapper goutte à goutte Les pleurs que l'aurore a versés. Sous les appas de ma maîtresse Ployez toujours avec souplesse, Mais sur le champ relevez-vous; De notre amoureux badinage Ne gardez point le témoignage; Vous me feriez trop de jaloux.

FRAGMENT D'ALCÉE, POÈTE GREC.

Quel est donc ce devoir, cette fête nouvelle, Qui pour dix jours entiers t'éloignent de mes yeux? Qu'importe à nos plaisirs l'Olympe et tous les Dieux, Et qu'est-il de commun entre nous et Cybèle? De quel droit m'ose-t-on arracher de tes bras? Se peut-il que du Ciel la bonté paternelle Ait choisi pour encens les malheurs d'ici-bas? Reviens de ton erreur, crédule Éléonore. Si tous deux égarés dans l'épaisseur du bois, Au doux bruit des ruisseaux mêlant nos douces voix, Nous nous disions sans fin, je t'aime, je t'adore; Quel mal feroit aux Dieux notre innocente ardeur? Sur le gazon fleuri, si près de moi couchée, Tu remplissois tes yeux d'une molle langueur; Si ta bouche brûlante à la mienne attachée Jettoit dans tous mes sens une vive chaleur; Si mourant sous l'excès d'un bonheur sans mesure Nous renaissions encor, pour encor expirer; Quel mal feroit aux dieux cette volupté pure? La voix du sentiment ne peut nous égarer, Et l'on n'est point coupable en suivant la nature.

Ce Jupiter qu'on peint si fier et si cruel, Plongé dans les douceurs d'un repos éternel, De ce que nous faisons ne s'embarrasse guère. Ses regards déployés sur la nature entière Ne se fixent jamais sur un foible mortel. Va, crois-moi, le plaisir est toujours légitime; L'amour est un devoir, l'ennui seul est un crime.

Laissons la vanité riche dans ses projets Se créer sans effort une seconde vie; Laissons-la promener ses regards satisfaits Sur l'immortalité; rions de sa folie. Cet abyme sans fond où la mort nous conduit Garde éternellement tout ce qu'il engloutit. Tandis que nous vivons, faisons notre Élysée; L'autre n'est qu'un beau rêve inventé par les Rois, Pour ranger leurs sujets sous la verge des loix; Et cet épouvantail de la foule abusée, Ce tartare, ces

fouets, cette urne, ces serpens, Font moins de mal aux morts que de peur aux vivans.

DÉLIRE.

Rions, buvons, ô mes amis! Occupons-nous à ne rien faire. Laissons murmurer le vulgaire, Le plaisir est toujours permis. Que notre existence légère S'évanouisse dans les jeux. Vivons pour nous, soyons heureux, N'importe de quelle manière. Un jour il faudra nous courber Sous la main du tems qui nous presse Mais jouissons dans la jeunesse: Et dérobons à la vieillesse Tout ce qu'on peut lui dérober.

MADRIGAL.

Sur cette fougère où nous sommes, Six fois, durant le même jour, Je fus le plus heureux des hommes. Nous étions seuls avec l'amour. Sur les lèvres de mon amie S'échappoit mon dernier soupir; Un baiser me faisoit mourir; Un autre me rendoit la vie.

LA RECHUTE.

C'en est fait, j'ai brisé mes chaînes, Amis, je reviens dans vos bras; Les Belles ne vous valent pas, Leurs faveurs coûtent trop de peines; Je leur dis adieu pour toujours. Bouteille long-tems négligée Remplace chez moi les amours, Et distrais mon ame affligée. Buvons, ô mes amis, buvons. C'est le seul plaisir sans mêlange; Il est de toutes les saisons; Lui seul nous console et nous venge Des maîtresses que nous perdons.

Que dis-je, malheureux! ah! qu'il est difficile De feindre la gaîté dans le sein des douleurs! La bouche sourit mal quand les yeux sont en pleurs. Repoussons loin de nous ce nectar inutile. Et toi, tendre amitié, plaisir pur et divin, Non, tu ne suffis plus à mon

ame égarée. Au cri des passions qui couvent dans mon sein, En vain tu veux mêler ta voix douce et sacrée. Tu gémis de mes maux qu'il falloit prévenir; Tu m'offres ton appui lorsque la chûte est faite, Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir. Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète; Laisse-moi m'étourdir sur la réalité; Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères, Tout courbé sous les fers chanter la liberté, Saisir avec transport des ombres passagères, Et parler de félicité, En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours, Ces momens du réveil, où la raison sévère Dans la nuit des erreurs fait briller sa lumière, Et dissipe à nos yeux le songe des amours. Le tems qui d'une aîle légère Emporte, en se jouant, nos goûts et nos penchans, Mettra bientôt le terme à mes égaremens. Ô mes amis! Alors échappé de ses chaînes, Mon coeur dans votre sein déposera ses peines; Ce coeur qui vous trahit revolera vers vous. Sur votre expérience appuyant ma foiblesse, Peut-être je pourrai d'une folle tendresse Prévenir les retours jaloux. Sur les plaisirs de mon aurore Vous me verrez tourner des yeux mouillés de pleurs, Soupirer malgré moi, rougir de mes erreurs, Et même en rougissant, les regretter encore.

A M. DE F.

Abjurant ma douce paresse, J'allois voyager avec toi; Mais mon coeur reprend sa foiblesse; Adieu, tu partiras sans moi. Les baisers de ma jeune Amante Ont dérangé tous mes projets. Ses yeux sont plus beaux que jamais; Sa douleur la rend plus touchante. Elle me serre entre ses bras, Des Dieux implore la puissance, Pleure déjà mon inconstance, Gémit, et ne m'écoute pas. Viens, dit-elle; un autre rivage Nous attend au déclin du jour;

Nous ferons ensemble un voyage, Mais c'est au temple de l'Amour.

MA RETRAITE.

Solitude heureuse et champêtre, Séjour du repos le plus doux, Le printems me ramène à vous; Recevez enfin votre maître. La jeune Amante du Zéphyr A ranimé vos tristes plaines; Échappé de mes lourdes chaînes, Comme elles, je vais rajeunir. Vous donnez à mes sens une nouvelle vie; Mon ame trop long-tems flétrie, Aux rayons naissans du plaisir, Déjà commence à s'entrouvrir.

Ô maîtresse toujours plus chère! De ces lieux tu fais l'ornement. Dans ces lieux tu fais sans mystère Le bonheur du plus tendre amant.

La simplicité seule orna mon hermitage. On ne voit point chez moi ces superbes tapis Que la Perse, à grands frais, teignit pour notre usage. Je ne repose point sous un dais de rubis; Mon lit n'est qu'un simple feuillage. Eh qu'importe? le somme est-il moins consolant? Les rêves qu'il nous donne en sont-ils moins aimables? Le baiser d'une Amante en est-il moins brûlant, Et les voluptés moins durables? Pendant la nuit, lorsque je peux Entendre dégoutter la pluie, Et les fiers enfans d'Orythie Ébranler mon toit dans leurs jeux; Alors si mes bras amoureux Entourent ma craintive amie, Puis-je encor former d'autres voeux? Qu'irois-je demander aux dieux A qui mon bonheur fait envie?

Je suis au port, et je me ris De ces écueils où l'homme échoue. Je regarde avec un souris Cette fortune qui se joue En tourmentant ses favoris; Et j'abaisse un oeil de mépris Sur l'inconstance de sa roue. Gémisse qui voudra sur le sort des humains; Trop foibles pour être coupables, Ou trop méchans pour être plaints,

Ils ne valent pas les chagrins Que laisse dans mon coeur l'aspect des misérables. L'humanité n'est qu'un abus; La haine est triste et trop pénible; Une indifférence paisible Est la plus sage des vertus.

VERS GRAVÉS SUR UN MYRTE.

Myrte heureux, dont la voûte épaisse Servit de voile à nos amours, Reçois et conserve toujours Ces vers enfans de ma tendresse; Et dis à ceux qu'un doux loisir Amènera dans ce bocage, Que si l'on mouroit de plaisir, Je serois mort sous ton ombrage.

A ÉLÉONORE.

Ô toi qui fus mon écolière En musique, et même en amour, Viens dans mon paisible séjour Exercer ton talent de plaire. Viens voir ce qu'il m'en coûte à moi Pour avoir été trop bon maître. Je serois mieux portant peut-être, Si moins assidu près de toi, Si moins empressé, moins fidèle, Et moins tendre dans mes chansons, J'avois ménagé des leçons Où mon coeur mettoit trop de zèle. Ah! viens du moins, viens appaiser Les maux que tu m'as faits, cruelle! Ranime ma langueur mortelle; Viens me plaindre; et qu'un seul baiser Me rende une santé nouvelle. Fidèle à mon premier penchant, Amour, je te fais le serment De la perdre encore avec elle.

A LA MÊME, SUR SON REFROIDISSEMENT.

Ils ne sont plus, ces jours délicieux Où mon amour respectueux et tendre A votre coeur savoit se faire entendre; Où vous m'aimiez, où nous étions heureux! Vous adorer, vous le dire et vous plaire, Sur vos désirs régler tous mes désirs, C'étoit mon sort, j'y bornois mes plaisirs; Aimé de vous, quels voeux pouvois-

je faire? Tout est changé; quand je suis près de vous, Triste et sans voix, vous n'avez rien à dire; Si quelquefois je tombe à vos genoux, Vous m'arrêtez avec un froid sourire, Et dans vos yeux s'allume le courroux. Il fut un tems, vous l'oubliez peut-être! Où j'y trouvois cette molle langueur, Ce tendre feu que le désir fait naître, Et qui survit au moment du bonheur. Tout est changé, tout, excepté mon coeur!

A UN MYRTE.

Bel arbre, je viens effacer Ces noms gravés sur ton écorce, Qui par un amoureux divorce Se reprennent pour se laisser. Ne parle plus d'Éléonore; Rejette ces chiffres menteurs; Le tems a désuni les coeurs Que ton écorce unit encore.

A M. DE F.

Corrigé par tes beaux discours J'avois résolu d'être sage, Et dans un accès de courage Je congédiois les amours Et les chimères du bel âge. La nuit vint; un profond sommeil Ferma mes paupières tranquilles; Tous mes songes étoient faciles; Je ne craignois point le réveil. Mais quand l'aurore impatiente, Blanchissant l'ombre de la nuit, A la nature renaissante Annonça le jour qui la suit: L'amour vint s'offrir à ma vue; Le sourire le plus charmant Erroit sur sa bouche ingénue; Je le reconnus aisément. Il s'approcha de mon oreille. Tu dors, me dit-il doucement, Et tandis que ton coeur sommeille, L'heure s'écoule incessament. Ici bas tout se renouvelle, L'homme seul vieillit sans retour; Son existence n'est qu'un jour Suivi d'une nuit éternelle, Mais encor trop long sans amour.

A ces mots j'ouvris la paupière; Adieu sagesse, adieu projets; Revenez, enfans de Cythère, Je suis plus foible que jamais.

DEMAIN, A EUPHROSINE.

Vous m'amusez par des caresses, Vous promettez incessamment, Et le Zéphir, en se jouant, Emporte vos vaines promesses. _Demain_, dites-vous tous les jours; Je suis chez vous avant l'aurore; Mais volant à votre secours La pudeur chasse les amours; _demain_, répétez-vous encore.

Rendez grâce au Dieux bienfaisant Qui vous donna jusqu'à présent L'art d'être tous les jours nouvelle; Mais le tems, du bout de son aîle, Touchera vos traits en passant; Dès _Demain_ vous serez moins belle; Et moi peut-être moins pressant.

A UN AMI TRAHI PAR SA MAÎTRESSE.

Quoi, Tu gémis d'une inconstance; Tu pleures, nouveau Céladon? Ah! le trouble de ta raison Fait honte à ton expérience. Es-tu donc assez imprudent Pour vouloir fixer une femme? Trop simple et trop crédule Amant, Quelle erreur aveugle ton ame? Tu fixerois plus aisément Le soufle du Zéphyr volage, Les flots agités par l'orage, Et l'or ondoyant des moissons, Quand les rapides aquilons, Glissant du sommet des montagnes Sur les richesses des vallons, Siflent en rasant les campagnes.

Elle t'aimoit de bonne foi, Mais pouvoit-elle aimer sans cesse? Un rival obtient sa tendresse; Un autre l'avoit avant toi; Et dès demain, je le parie, Un troisième plus insensé Remplacera dans sa folie L'imprudent qui t'a remplacé.

Il faut dans les jeux de Cythère A fripon, fripon et demi. Trahis pour n'être point trahi; Préviens même la plus légère; Que ta tendresse passagère S'arrête où commence l'ennui; Donne tes sens,

retiens ton ame. Tout s'use, tout finit un jour; L'amour doit finir à son tour, Et sur-tout un amour de femme.

A AGLAÉ.

Tu me promets d'être constante, Et tu veux qu'aux pieds des autels Nous formions des noeuds solemnels! Aglaé, ta flâme est prudente. Eh bien! d'un éternel amour Je fais le serment redoutable, Si tu veux jurer à ton tour D'être à mes yeux toujours aimable.

MA MORT.

De mes pensers confidente chérie, Toi, dont les chants faciles et flatteurs Viennent par fois suspendre les douleurs Dont les amours ont parsemé ma vie, Lyre fidelle, où mes doigts paresseux Trouvent sans art des sons mélodieux, Prends aujourd'hui ta voix la plus touchante, Et parle-moi de ma maîtresse absente.

Belle Aglaé, pourvu que dans tes bras De mes accords j'amuse ton oreille, Et qu'animé par le jus de la treille, En les chantant, je baise tes appas; Si tes regards, dans un tendre délire, Sur ton ami tombent languissamment; A mes accens si tu daignes sourire; Si tu fais plus, et si mon humble Lyre Sur tes genoux repose mollement; Qu'importe à moi le reste de la terre? Des beaux esprits qu'importe la rumeur, Et du Public la sentence sévère? Je suis Amant, et ne suis point Auteur. Je ne veux point d'une gloire pénible; Trop de clarté fait peur au doux plaisir: Je ne suis rien, et ma muse paisible Brave, en riant, son siècle et l'avenir. Je n'irai pas sacrifier ma vie Au fol espoir de vivre après ma mort. Belle Aglaé, lorsque la main du sort Viendra fermer ma paupière affoiblie; Lorsque tes bras entourant ton ami Soulageront sa tête languissante, Et que ses yeux soulevés à demi Seront remplis d'une

flâme mourante; Lorsque mes mains tâcheront d'essuyer Tes yeux fixés sur ma paisible couche, Et que mon coeur s'échappant sur ma bouche De tes baisers recevra le dernier; Je ne veux point qu'une pompe indiscrète Vienne trahir ma douce obscurité, Ni qu'un airain à grand bruit agité Annonce à tous le convoi qui s'apprête. Dans mon azile, heureux et méconnu, Indifférent au reste de la terre, De mes plaisirs je lui fais un mystère; Je veux mourir comme j'aurai vécu. Peut-être alors tu répandras des larmes; Oui, tes beaux yeux se rempliront de pleurs; Je te connois; et malgré tes rigueurs, Dans mon amour tu trouves quelques charmes. Peut-être hélas! vous gémirez aussi, Belle Euphrosine; et toi que j'aime encore Plus que jamais, ingrate Éléonore, Premier objet que mon coeur a choisi! Lorsque la mort aura coupé la trame De ces momens qu'elle rendit heureux; Lorsqu'un tombeau triste et silencieux Renfermera ma douleur et ma flâme; Ô mes amis, vous que j'aurai perdus, Allez trouver cette Beauté cruelle, Et dites-lui: _c'en est fait; il n'est plus!_ Bientôt du ciel la justice éternelle Me vengera.... Mais, non, Dieu des amours! Je lui pardonne; ajoutez à ses jours Les jours heureux que m'ôta l'infidelle.

AUX INFIDELLES.

A vous qui savez être belles, Favorites du Dieu d'amour, A vous, maîtresses infidelles, Qu'on cherche et qu'on fuit tour-à-tour; Salut, tendre hommage, heureux jour, Et sur-tout voluptés nouvelles! Écoutez. Chacun à l'envi Vous craint, vous adore et vous gronde; Pour moi, je vous dis grand merci. Vous seules de ce triste monde Avez l'art d'égayer l'ennui; Vous seules variez la scène De nos goûts et de nos erreurs; Vous piquez au jeu les acteurs; Vous agacez les spectateurs Que la nouveauté vous amène.

Le tourbillon qui vous entraîne Vous prête des appas plus doux; Le lendemain d'un rendez-vous, L'Amant vous reconnoît à peine; Tous les yeux sont fixés sur vous, Et n'apperçoivent que vos grâces; Vous ne donnez pas aux dégoûts Le tems de naître sur vos traces. On est heureux par vos rigueurs, Plus heureux par la jouissance; Chacun poursuit votre inconstance; Et s'il n'obtient pas vos faveurs, Il en a du moins l'espérance.

L'HEURE DU BERGER.

Hier Lisette Toute seulette Au bois filant, Alloit chantant La chansonnette. Elle s'assit Au bord de l'onde Claire et profonde: Deux fois s'y vit Jeune et mignonne, Et la friponne Deux fois sourit; Puis avec grâce Ses pieds penchoient Et se jouoient Sur la surface.

Discret témoin, Son chien fidèle Étoit près d'elle; Tandis qu'au loin Dans la prairie L'agneau naissant Alloit paissant L'herbe fleurie.

Le long du bois Je fais silence, Et je m'avance En tapinois; Puis en cachette Me rapprochant, Et la tirant Tout doucement Par la manchette: Salut à vous, Bonjour, ma Reine! N'ayez courroux Qu'on vous surprenne. A vos chansons Nous vous prenons Pour Philomèle. Aussi bien qu'elle Vous cadenciez, Ma toute Belle; Mais mieux feriez Si vous aimiez Aussi bien qu'elle. Plaire, charmer, Sur-tout aimer, C'est le partage, C'est le savoir Et le devoir Du premier âge.

J'ai quatorze ans, Répond Lisette; Suis trop jeunette, Et je n'entends Propos d'amans. Une Fillette Ne trouve rien En amourette Que du chagrin. On a beau faire; Tous les Galans Sont inconstans, Me dit ma mère.

Lors un soupir Vint la trahir, Et du plaisir Fut le présage. Le lieu, le tems, L'épais feuillage, Gazons naissans A notre usage, Tout me servoit Contre Lisette; A sa défaite Tout conspiroit. Elle s'offense, Menace, fuit, Puis s'adoucit, Puis recommence, Pleure, gémit, Se tait, succombe, Chancelle et tombe...

En rougissant Elle se lève, Sur moi soulève Son oeil mourant, Et me serrant Avec tendresse, Dit: cher Amant! Aimons sans cesse! Que nos amours Ne s'affoiblissent Et ne finissent Qu'avec nos jours!

A M. BERTIN.

Crois-moi; la brillante couronne Dont tu flattes ma vanité, C'est l'amitié qui me la donne, Sans l'aveu de la vérité. Fruits légers de ma foible veine, Cet honneur n'est point fait pour vous Modestes et connus à peine Vous me ferez peu de jaloux. Il est vrai qu'à la noble envie D'être célèbre après ma mort Je ne me sens pas assez fort Pour sacrifier cette vie. Dans les sentiers d'Anacréon Égarant ma jeunesse obscure, Je n'ai point la démangaison D'entremêler une chanson Aux écrits pompeux du Mercure, Et je renonce sans murmure A la trompeuse ambition D'une célébrité future. j'irai tout entier aux enfers. En vain ta voix douce et propice Promet plus de gloire à mes vers; Ma nullité se rend justice. Nos neveux, moins polis que toi, Flétriront bientôt ma couronne; Peu jaloux de vivre après moi, Je les approuve et leur pardonne.

FIN

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/26562. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.